

peut suffire pour allumer dans nos jeunes âmes le désir et l'amour du bien.

Mais il n'est pas besoin de vous dire ici [car vous le savez tous] que le travail est nécessaire à l'homme et qu'il est la nourriture de son corps et de son âme ; il n'est pas besoin de vous dire non plus que l'oisiveté épuise le corps puis encore peut-être qu'un travail immodéré ; qu'elle énerve l'âme et qu'elle ôte au caractère toute sa vigueur ; mais ne me serait-il pas permis de faire remarquer que le travail n'est jamais plus nécessaire, ni pour l'un ni pour l'autre, qu'à l'âge où l'on peut acquérir par lui les forces et les trésors qu'on n'aura plus dans la suite qu'à conserver et augmenter ?

Dans la jeunesse le travail crée et produit ; dans l'âge mûr, il ne fait que développer ce qu'il a produit auparavant, mais il est peu profitable à ceux qui ont perdu leur temps et qui n'ont rien acquis dans leur jeunesse, de même que les chaleurs brûlantes de l'été tombent inutilement sur le sol qui n'a point été ensemencé, lorsque les pluies de l'automne l'avaient amolli ; car chaque âge a son travail qui lui est propre et qui change à mesure que l'homme avance dans la vie.

Où, le travail est expressément recommandé à tous, sans distinction ni de rangs ni de sexes ; et partout l'oisiveté est un objet d'horreur, d'exécration. Voici ce que Saint Augustin dit à cet égard : " O toi qui que tu sois, qui vis sur cette terre, qu'y fais-tu ? Quels sont tes travaux ? Pourquoi consumes-tu dans un lâche repos un temps si précieux ? Tout homme qui se présente fournit l'occasion d'être utile ; si tu ne peux rien faire pour lui, aime-le ; et quand ton cœur pénétré de ce doux sentiment, adresse au ciel les vœux les plus ardents pour qu'il verse sur lui ses bienfaits. " De plus voyons dans les saintes écritures l'arbre stérile coupé et livré aux flammes, le serviteur négligent précipité dans les ténèbres et toujours la paresse punie avec autant de sévérité que l'infidélité. Ainsi il est facile de voir que personne n'est exempt de travail ; que le riche comme le pauvre, le fort comme le faible, le grand comme le petit, le noble comme le simple particulier, doivent porter le joug qui a été imposé à tous les enfants d'Adam.

Dans le cours si borné de notre carrière apprenons à connaître le prix du temps ; dans cette course rapide ne négligeons aucun moyen, ne perdons aucune occasion de nous le rendre utile, afin de pouvoir faire avec satisfaction un heureux retour sur le passé, et se dire à soi-même : J'ai toujours bien employé mon temps, je ne souhaite point de le recommencer et je ne regrette pas qu'il soit écoulé !! D. A.

INCENDIE DU 18 MAI 1765 A MONTRÉAL.

Vers les 2 heures après midi, le feu prit à une maison de la rue *S. François-Xavier*, faisant le coin de celle connue encore actuellement sous le nom de la rue du *S. Sacrement*. Le feu poussé par la force du vent ne tarda pas à se communiquer aux maisons voisines, en descendant vers la rue *S. Paul*. En peu de temps il se répandit dans tout l'espace compris entre l'*Hôtel-Dieu* et la rue *S. Pierre* ; 110 maisons, habitées par 215 familles, devinrent la proie des flammes. C'était un terrible accident pour une ville de 7,000 âmes.

Au premier bruit de l'alarme, les Sœurs Grises, croyant leur communauté en sûreté, vu l'éloignement où elles étaient du feu, étaient accourues, avec Madame Youville, leur supérieure (a), pour porter du secours aux familles incendiées. Tout-à-coup, elles entendent répéter que le feu menace également l'*Hôpital-Général* ; quelque diligence qu'elles missent à retourner, elles n'arrivèrent que pour être les tristes spectatrices des ravages de l'élément destructeur. En une heure de temps, tout, jusqu'aux bâtiments, fut consumé, avec presque tout le mobilier.

Au milieu de la désolation générale des citoyens, des pauvres malades et de ses sœurs, Madame Youville donna l'exemple d'une résignation parfaite. Pour faire passer les sentimens de sa grande âme dans le cœur de ses compagnes, elle se met à genoux en plein air : *Mes enfans, s'écrie-t-elle, nous allons réciter le Te Deum à genoux, pour remercier Dieu de la croix qu'il vient de nous envoyer*. Chacune, comme on peut le penser, demeure interdite ; mais, à l'instant, par un mouvement involontaire, elles ont déjà rem-

(a) Madame Youville, née Marie Marguerite Dufrost la Jemmerais, naquit le 15 octobre 1701, à Varenne, district de Montréal. A l'âge de sept ans, elle perdit son père, gentilhomme breton, capitaine dans les troupes de la colonie. Trois ans après, elle fut envoyée chez les Ursulines de Québec, où elle passa deux ans. A 21 ans, elle épousa Mr. Youville, officier dans les troupes, qui mourut au bout de huit ans, laissant deux enfans, l'un de 6 ans, l'autre d'un an, qui furent prêtres tous deux.

Dès le moment de son veuvage, elle résolut de se donner toute à Dieu, et après avoir pourvu au sort de ses enfans, elle s'associa quelques pieuses filles avec lesquelles elle vivait dans la pratique des conseils évangéliques.

Les Frères Hospitaliers de *S. Joseph de la Croix*, autrement appelés *Frères Charons*, du nom de leur fondateur, ne pouvant soutenir l'*Hôpital* qu'ils avaient à Montréal, le cédèrent aux autorités de la colonie, qui ne crurent pouvoir le confier à de meilleures mains qu'à la communauté de Madame Youville. Cette femme forte trouva moyen de payer les dettes et de fonder cet utile établissement d'une manière durable. C'est aujourd'hui le couvent des *Sœurs Grises*, ainsi nommées de la couleur de leur habillement. Madame Youville, après bien des épreuves, mourut saintement le 23 décembre 1771, digne par sa vertu et par son courage d'être appelée la *Françoise de Chantal du Canada*.

pli les désirs de leur mère. On en vit cependant une qui ne pouvant revenir de la surprise que lui occasionnait une pareille annonce, fuite à la suite d'un événement qui glaçait de terreur tous les esprits : *Oh ! je t'en dirai des Te Deum* ! se mit-elle à répondre assez haut pour que celles qui étaient à ses côtés ne pussent s'empêcher de rire ; lorsqu'aussitôt elle tombe à genoux comme les autres.

Les pauvres religieuses se réfugièrent à l'*Hôtel-Lieu* accompagnant leurs malades qu'elles y soignèrent avec la même affection. Grâce à l'énergie de Madame Youville, aux secours du séminaire de Montréal et des autres communautés, ainsi que par le moyen des aumônes des citoyens, les salles furent réparées dès le mois de décembre de la même année, et Madame Youville eut la consolation de se voir réunie avec ses sœurs dans une maison qui devait lui être si chère.

La perte totale causée par l'incendie fut estimée à £ 87,580 S 10 sterling. Les habitans de Montréal furent secourus par une quête générale à laquelle contribuèrent

Sa Majesté George III, pour £ 500 S 10
les citoyens de Québec, — 350 0 0
les citoyens de Londres, — 1,541 4 11

(Extrait et abrégé de la vie de Madame Youville, écrite par M. Sattin, prêtre du Séminaire de Montréal, avec quelques notes par M. Viger.)

L'ABBÉ LÉVESQUE.

QUÉBEC, 15 MAI, 1849.

Ne s'appelons l'attention de nos Condisciples sur la Correspondance, signée D. A., que nous publions dans notre numéro d'aujourd'hui, et nous les invitons à mettre en pratique les avis que l'auteur nous donne sur l'emploi du temps.

Nous insistons avec ce correspondant contre la lecture des romans qui flattent, il est vrai, l'imagination, mais amollissent et énervent le cœur et le dégoûtent peu des lectures solides et instructives.

" Ces sortes de livres, a dit l'abbé Gerard par la bouche du marquis de Valmont, apprennent à voir les choses comme on l'imagine, à les croire telles qu'on les désire ; ils peignent le vice sous des couleurs agréables qui le déguisent ; ils effacent, par le brillant coloris des fausses vertus, l'âcreté des vertus réelles, et mettent un honneur chimérique à la place du véritable honneur qu'ils rendent méprisable. "

ÉLECTION DES OFFICIERS DE LA CONGREGATION.

Préfet	F. Plamondon
Assistant 1er.	O. Paradis
Assistant 2d.	J. Lagueux
Trésorier	O. Thibaudau
Secrétaire	F. Brunet